

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Expériences extrêmes

Lynn Diamond, *Le corps de mon frère*, Montréal, Triptyque, 2002, 212 p., 22,95 \$.

Gilles Tibo, *Les parfums d'Elisabeth*, Montréal, Québec Amérique, 2002, 168 p., 19,95 \$.

André Carpentier, *Mendiant de l'infini*, Montréal, Boréal, 2002, 248 p., 22,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 107, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37454ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (2002). Compte rendu de [Expériences extrêmes / Lynn Diamond, *Le corps de mon frère*, Montréal, Triptyque, 2002, 212 p., 22,95 \$. / Gilles Tibo, *Les parfums d'Elisabeth*, Montréal, Québec Amérique, 2002, 168 p., 19,95 \$. / André Carpentier, *Mendiant de l'infini*, Montréal, Boréal, 2002, 248 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Expériences extrêmes

*Famille dysfonctionnelle où il y a peut-être eu meurtre, couple atypique explorant un monde auquel il n'entend goutte, rencontre avec le sacré dans les sommets himalayens...
Voilà des propositions littéraires susceptibles d'ébranler le lecteur.*

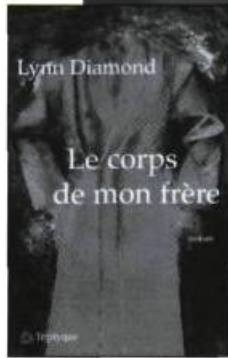
R O M A N | FRANCINE BORDELEAU

« **A**I-JE ÉCRIT UNE ŒUVRE D'IMAGINATION OU UN RÉCIT véridique ? Qui peut avec certitude démêler la vérité de la fiction ? Qui peut m'accuser de cacher un meurtrier, de taire un meurtre, fût-ce celui de mon frère ? » C'est ainsi que, à la fin du *Corps de mon frère*, Lynn Diamond en récapitule la matière. Voilà donc un « roman » qui ne dissimule en rien son origine autobiographique et qui s'alimente à une histoire familiale plutôt sombre. De fait, Lynn Diamond a eu un frère, Michel, atteint de schizophrénie et placé en institution psychiatrique à l'âge de dix-huit ans. Michel disparaît, on ne retrouvera jamais son corps. Vingt ans plus tard, le hasard met l'écrivaine sur la route d'un certain Teddy, un homme au lourd passé assurant que le frère a été assassiné, qu'il a lui-même participé au meurtre...

Le corps de mon frère est issu de cette révélation qui oblige à une relecture de l'histoire familiale. Car les Diamond, s'ils vivent de façon plutôt aisée à Trois-Rivières, n'ont pas une histoire simple ni limpide. Plus que le frère, le père est sans doute la figure centrale du roman familial ; artiste et commerçant, il était aussi buveur et joueur, aimait énormément ses enfants mais subissait le poids d'une relation conjugale malheureuse. Paradoxe : ce père si aimant aurait été la cause de la mort de son fils, c'est en effet à cause de dettes de jeu contractées auprès de la mafia, et impayées, que Michel aurait été enlevé, puis assassiné. Vrai ou faux ? Reste que l'histoire familiale, composée de mensonges, de demi-vérités, de faux-semblants, finit elle-même par former une fiction. La version de Teddy est-elle la « vraie » ? Elle force en tout cas l'écrivaine à reconsidérer sa propre histoire, à interroger ce qu'elle avait jusqu'alors tenu pour la – pour sa – réalité.

Écriture cathartique que celle du *Corps de mon frère* ? Assurément. Mais on aurait tort d'associer ce livre à un plat témoignage. Le substrat est autobiographique, certes, mais l'enjeu bel et bien littéraire. À travers « Le temps décomposé de la mémoire », « Le temps recomposé », « Le présent du passé », « La concordance infinie du temps » – soit les très proustiens intitulés des quatre parties du roman –, Diamond livre ici un travail sur la fiction, l'écriture, le langage. Et recrée, en des jeux temporels à la fois élaborés et parfaitement maîtrisés, un parcours familial qui pourrait au fond s'appliquer à une famille imaginaire.

Rien n'est plus littéraire que le projet soutenu ici. Voilà pourquoi, du reste, cette histoire que l'on sait très personnelle dépasse éminemment le stade du journal, du témoignage brut. *Le corps de mon frère* est au bout du compte un roman exemplaire, car il montre ce qu'il advient lorsque l'intime est investi véritablement par la littérature. Et troisième titre de Lynn Diamond, après *Nous avons l'âge de la Terre* et *Le passé sous nos pas* (Triptyque, 1994 et 1999), il force à constater que cette écrivaine-là est à bâtir une œuvre cohérente, animée par des motifs puissants.



DES ENJEUX VITAUX

De toute évidence Gilles Tibo, lui, fait œuvre de fiction pure avec *Les parfums d'Élisabeth*. Son Élisabeth, son Gravelin, les deux héros du présent roman, sont d'abord apparus dans *Le mangeur de pierres* (Québec Amérique, 2001). Dans son premier livre « pour adultes » – après une longue pratique comme illustrateur et auteur jeunesse –, Tibo présentait ces deux personnages marginaux fuyant l'île de la Grosse Main et son étouffante communauté tricotée serrée. Les revoici donc, lui simple d'esprit et elle sur le point d'accoucher (Gravelin n'est pas le père de l'enfant), lancés de par le vaste monde à bord d'une chaloupe, voguant *Vers un destin insolite sur les flots bleus de l'été*, pour reprendre un titre de la cinéaste italienne Lina Wertmüller, et surtout vers un destin des plus incertains.

Dans le paysage littéraire québécois de ces années-ci, le livre de Tibo fait un peu figure d'ovni. Écrit sans dialogues ni précisions spatio-temporelles – tout au plus les personnages sont dans la chaloupe, sur un bateau, à l'hôpital, dans un train, sans autre détail – *Les parfums d'Élisabeth* s'inscrit dans le registre de la fable, cette fable prenant appui sur le pôle nature/culture. Gravelin, incapable de nommer les choses, qui possède à peine quelques rudiments de langage peut-être, et assimilé à l'idiot du village, serait ainsi du côté de l'instinct, de la sensation pure ; du reste il ne reconnaît pas tant les états d'âme d'Élisabeth que ses « humeurs » (à cet égard, le titre est on ne peut plus juste et évocateur). *A contrario*, Élisabeth, qui au départ ne supportait pas les conventions, aime néanmoins ce qu'elle découvre peu à peu de la « civilisation » : c'est-à-dire, essentiellement, l'argent et le pouvoir qu'il confère.

L'anecdote du roman est réduite à sa plus simple expression : deux êtres luttent pour leur survie quotidienne dans un décor évoquant le Québec industrialo-rural des années cinquante (à l'hôpital, Élisabeth découvre que des hommes travaillent sous la terre et ne reviennent à la surface que pour mourir de tuberculose). Pour manger, Gravelin sait pêcher, tendre des collets, mais pas acheter ! Ce n'est pas vendre une mèche que de dire qu'il finira, en forêt, meneur de loups.

À la fois sobre et poétique, l'écriture de Tibo, qui n'offre guère les repères habituels, emmène le lecteur aux confins d'une certaine étrangeté. *Les parfums d'Élisabeth* propose en fait une plongée dans une sorte de monde primaire et hostile où tous



les gestes relèvent de la nécessité, celle-ci se résumant à la survie. Inadaptés à jamais, Élisabeth et Gravelin n'ont pas de place au sein d'une société organisée, comme l'attestera la fin plutôt tragique du roman. C'est dans les bois, avec les loups, que Gravelin, après avoir affronté le mâle dominant d'une meute, reconnaîtra son vrai lieu. Et Gravelin parle le langage des loups, fait de « hurlements lugubres », ne sachant plus, du langage des humains, qu'un seul mot : Élisabeth, « hurlé sur tous les tons » et terminé « toujours en un long gémissement ».

LE VOYAGE, AVENTURE INTÉRIEURE

Retour au je avec André Carpentier, dont le récit de voyage *Mendiant de l'infini* (le titre est emprunté à Victor Segalen) invite à grimper au sommet du plateau désertique du Ngari, dans l'Himalaya, à plus de 4 500 mètres d'altitude.

« Le voyage n'est nécessaire qu'aux imaginations courtes », a déjà dit Colette. Ne serait-ce qu'avec leurs livres, les Marco Polo, Jack London, Blaise Cendrars, Pierre Loti, Paul Morand, Bruce Chatwin et autres grands voyageurs ont démontré à l'envi le contraire. Le récit de voyage est ainsi devenu un genre spécifique dont le lecteur espère bien autre chose qu'un simple journal de bord. On escompte certes une description des lieux, des habitants, des us et coutumes locaux. Mais par-delà l'exotisme, le partage de l'aventure intérieure qu'on suppose inhérente à tout voyage constitue sans doute, pour celui qui reste, la grande raison incitant à fréquenter les écrivains voyageurs.

À chaque époque ses modes : hier c'était Venise, aujourd'hui c'est Saint-Jacques-de-Compostelle et le Tibet. Remarquez que l'Everest ayant été vaincu depuis maintenant un demi-siècle, les cimes himalayennes sont devenues un défi plus relatif. Bon, les Occidentaux bien nantis peuvent se payer le luxe d'une quête spirituelle et se précipiteront par exemple au Tibet, région sacrée fort achalandée dont la nature hostile affecte les voyageurs physiquement d'abord (l'illumination, ce sera pour plus tard !). Ainsi, André Carpentier et ses compagnons de cordée, cheminant péniblement sur les hauteurs tibétaines, doivent endurer maux de tête et nausées, et ces malaises persistants ont évidemment un effet sur l'écriture même. « Je barbouille des bafouilles, vu que l'altitude m'empêche d'écrire suffisamment et correctement et m'oblige à laisser des blancs dans les notes de mes carnets [...] »

Dans ses carnets, Carpentier note entre autres que le yak, animal emblématique du Tibet comme on sait, est désigné ici sous au moins une vingtaine de vocables différents, et qu'il coûte environ 375 \$US alors que le salaire hebdomadaire moyen tourne autour des 4 \$US. Ce seul chiffre en dit long sur le fossé existant entre touristes et population locale...

Le touriste reste un touriste, même lorsqu'il est animé des intentions les plus élevées. Un livre peut toutefois faire la différence, s'il témoigne par exemple d'une rencontre réelle avec l'autre monde. « Je sais pourquoi il me faut raconter, parce que je n'en reviens pas. Voyage terminé, mais pas fini ; rentré mais toujours là-bas. [...] Il y a cela aussi, raconter pour ne pas oublier ses désordres d'émotion », explique Carpentier en fin de livre. De fait, *Mendiant de l'infini* atteste que le projet de l'auteur va au-delà de la mode. Point de formules éculées ici, point d'images de cartes postales : la seule description des paysages témoigne que l'expérience de Carpentier, en ce lieu symbolique qu'est le mont Kailash (but ultime de l'expédition), fut intense et globale. Cette aventure intérieure méritait donc, en effet, d'être relatée.

ANDRÉ CARPENTIER



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

NOS PROCHAINES PARUTIONS

YVES ALCAIDÉ

FLOCONS ERRANTS

Écrits intimes — Un enfant du pays ensoleillé de Camus adopte nos quelques arpents de neige et autres flocons errants... et nous sert une fort belle leçon d'hiver.

NICOLE V. CHAMPEAU

LA CICATRICE DU CERF

Poésie — Cassandra réincarnée en punk ?

MICHELINE DANDURAND ET

LOUISE LAFRENIÈRE

TANT L'AVENIR EST TANT ET TANT

Poésie — Quatre mains, trois voix : où la mémoire reprend une couleur de chair et d'os.

JEAN-YVES ROY

L'INVADÉ

Poésie — Un hommage senti au poète Gilbert Langevin.

JEAN-CLAUDE GHARVOZ

LES FRANCO-AMÉRICAINS

La France à l'heure de l'américanisation et de l'anglicanisation.

La maison de la poésie, des contes, des légendes, des fables et des écrits intimes

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca